

MASSACRE DE L'EXPEDITION ESPAGNOLE DU MISSOURI

(11 AOUT 1720)

Par le Baron Marc de Villiers

Le pauvre Lallement, qui, en dépit de ses efforts, ne parvint à découvrir, dans la région de la rivière de Maramek, que des mines très pauvres et difficilement exploitables, n'avait pas encore tout à fait perdu ses illusions; et par une ironie macabre, c'était la nouvelle de la mort des prospecteurs espagnols, dupés comme lui par les chimériques prospectus de la Compagnie des Indes, qui arrivait, juste à temps, pour les entretenir.

On trouvera, dans Le Page du Pratz, un long récit, fort pittoresque mais certainement assez fantaisiste, de l'arrivée à Kaskaskias des Indiens qui apportaient les dépouilles des Espagnols. Son récit pourrait faire croire au massacre de tout un couvent, tant on voit défiler de chausures, de porte-étoules, de surplis, de croix et de chandeliers.

Mais, ce qui est plus intéressant pour nous, du Pratz ajoute: "Les Indiens avaient apporté la carte géographique qui avait si mal conduit les Espagnols; après l'avoir examinée, elle mes parut meilleure pour l'ouest de notre colonie, qui est à eux, que pour les pays qui nous concernent. C'est d'après cette carte, qu'on doit courber la rivière Rouge et celle des Arkansas, comme je l'ai dit en son lieu, et faire partir la source du Missouri de plus près de l'Ouest que ne le font nos géographes, puisque les Espagnols doivent mieux connaître ces pays-là que les Français qui en ont donné des Mémoires."

Voynons maintenant si les documents qui précèdent, malgré leur apparence d'imprécision, ne seraient pourtant pas, en réalité, suffisamment catégoriques pour permettre de déterminer, avec une approximation satisfaisante, l'endroit où se produisit le massacre des Espagnols.

Remarquons d'abord que l'expédition ne se rendait certainement pas chez les Osages, comme le croyait Le Page du Pratz, mais chez les Panis dont la plupart des tribus habitaient alors au nord ou sur le cours moyen de la rivière Platte. Les officiers espagnols semblaient beaucoup mieux renseignés que ne le pense le même auteur, et devaient, par conséquent, chercher à éviter la rencontre des Osages qui s'étaient toujours montrés les fidèles alliés des Français.

Par contre, les Espagnols qui n'entretenaient de relations vaguement amicales qu'avec les Apaches et les Padoukas ne pouvaient pas encore avoir eu connaissance de la paix toute récente, conclue entre les Panis-Mahas et nos alliés les Missouris, Otos et Kanzas.

Les indications géographiques contenues dans les derniers feuillets du

carton de route, ne fournissent que des renseignements assez vagues, et le rédacteur semble s'être un peu perdu entre les divers bras ou affluents de la rivière "Jésus-Marie". Pourtant, comme il ne peut s'agir de quelque affluent du Kansas—ou de la rivière Platte, la description paraît assez précise pour montrer que la rivière innavigable et remplie d'îles que les Espagnols, à la recherche des Panis, traversèrent le 7 et le 8 août 1720 (après avoir parcouru trois cents lieues) ne peut être que la rivière Platte dont le nom indique qu'elle est aussi large que peu profonde.

Quant au ruisseau de "Saint-Laurent", véritable rivière que les mules eurent de la peine à la traverser au mois d'août, en étudiant la carte de cette région, et en comparant l'endroit habité alors par les Otos avec les différentes distances indiquées qui concordent d'ailleurs remarquablement, on peut, croyons-nous, l'identifier d'autant plus sûrement avec le Loup Fork que le nom de cette rivière provient du surnom d'Indiens Loups que donnaient autrefois nos trappeurs aux derniers Panis-Mahas rassemblés sur ses bords.

L'expédition des Espagnols aurait donc été exterminée, le 11 août 1720, par les Otos et les Panis-Mahas, un point situé en aval, mais tout près du confluent du Loup Fork et de la rivière Platte. Cet endroit se trouve en effet situé, en ligne droite, à vingt-deux lieues du Missouri, et le désastre, d'après Boisbriant, serait survenu à une quinzaine de lieues à l'ouest des Otopatpis qui habitaient à environ huit heures, à vol d'oiseau, du Missouri.

Une fois les mines d'or évanouies, il ne semble pas que les Espagnols aient renouvelé leur tentative, bien qu'une dépêche de Bienville, du 25 avril 1722, porte: "J'ai appris depuis peu, par des Sauvages du Missouri, que les Espagnols du Nouveau Mexique comptaient revenir tirer raison de ceux qui les avaient défaits, et y former, en même temps, un établissement sur la rivière des Canzès (Kansas) qui afflue dans celle du Missouri."

On peut pourtant se demander si ce n'est pas à l'instigation des Espagnols que les Indiens massacrèrent vers 1725-1726, dans des conditions restées mystérieuses, la garnison du Fort d'Orléans, réduite alors, il est vrai, par raison d'économie, à huit hommes. Elle était, nous l'avons déjà dit, commandée par Dubois, le premier mari de la "Princesse des Missouris."

—BARON MARC DE VILLIERS. (FIN)

LES ETATS UNIS ET L'EUROPE

Divers Américains de marque ont cru devoir faire connaître leur opinion sur la situation de l'Europe. L'avis de ces éminentes personnalités d'outre-Atlantique mérite d'être examiné.

M. Vanderlip, comme cela est naturel pour un financier, paraît s'intéresser surtout aux dettes interalliées. Nous ne nous occuperons pas des critiques qu'il adresse à la thèse britannique telle qu'elle a été formulée dans la note Balfour: cette polémique, qui se poursuit depuis plusieurs jours et qui a même provoqué des échanges de communications officieuses, ne nous touche que d'une façon indirecte, et si le gouvernement britannique, en prenant une initiative qui était avant tout destinée à gêner M. Poincaré, s'est mis dans l'embarras, c'est une affaire qui le regarde exclusivement. Mais la théorie générale qui a été développée au sujet des dettes par le financier américain nous concerne aussi et on ne saurait la laisser s'affirmer sans la commenter. Pour M. Vanderlip, les créances américaines sur l'Europe ont autant de valeur que toutes celles qui existent par le monde et doivent être envisagées en elles-mêmes, indépendamment de toute considération d'équité: c'est dans tous les cas la pensée qui se dégage nettement de son exposé.

Nous craignons fort qu'en se plaçant à ce point de vue les Américains ne commettent une injustice et ne fassent en même temps un mauvais calcul pratique. L'injustice consiste à ne tenir aucun compte du droit, supérieur à tout autre, qu'ont les pays ravagés à obtenir la réparation des destructions effectuées sur leur sol: il n'y a aucune comparaison à faire entre la dette de l'Allemagne et les dettes qu'ont entre elles les puissances victorieuses. C'est ce que M. Poincaré a rappelé à Bar-le-Duc avec une parfaite clarté et, au surplus, le gouvernement français a fait, non seulement en paroles, mais encore en actes, cette distinction nécessaire puisqu'il n'a pas voulu réclamer de paiements des nombreux Etats européens alliés qui doivent à la France plusieurs milliards. L'injustice que nous signalons apparaît particulièrement grande lorsqu'on constate que les mêmes hommes qui réclament avec insistance la reconnaissance absolue des créances de leurs pays, non seulement ne font rien pour aider la France à obtenir de quoi remettre en état ce qui a été détruit chez elle, mais encore lui conseillent à chaque instant de ne pas se montrer trop exigeante à l'égard de l'Allemagne. Quant à l'erreur pratique, elle est évidente. Il faut vivre dans ce monde d'irréalité que se forgent certains grands économistes et financiers pour s'imaginer que, tant que le problème des réparations n'aura pas reçu une solution, les créances interalliées pourront être recouvrées d'une façon quelconque.

Au fond, M. Vanderlip s'en rend compte, puisqu'il fait allusion à certaines conditions que les Etats-Unis devraient poser dans le cas où ils n'exigeraient pas le remboursement de ce qui leur est dû. Il ne dit pas lesquelles, mais il déclare que, selon lui, les créanciers devraient pouvoir diriger la politique de leurs débiteurs. Ce principe semble quelque peu choquant lorsqu'on prétend l'appliquer à des peuples qui ont gagné la victoire en commun, les uns en donnant plus d'argent, les autres en versant plus de sang; on serait tenté de croire que les vies humaines comptent moins que le métal. Ce contrôle serait, en revanche, excellent, si l'on avait en vue l'Allemagne; mais, pas plus aux Etats-Unis qu'en Grande-Bretagne, on n'a jamais paru favorable à une action de ce genre. Comment expliquer ces contradictions?

M. Cox, lui, estime que l'Amérique doit intervenir au plus tôt dans les affaires de l'Europe pour sauver celle-ci de la ruine. Il propose que M. Hoover soit muni de pleins pouvoirs et qu'il fixe d'autorité la somme que l'Allemagne peut payer au titre des réparations. Ensuite, tout irait très bien et l'argent affluerait tant en France qu'en Allemagne. Cette idée s'inspire certainement d'un bon sentiment; mais, quelque confiance qu'on ait dans les hautes capacités de M. Hoover, il paraît peu croyable qu'un gouvernement quelconque puisse songer à abdiquer ainsi entre ses mains. Nous croyons que le plan de règlement général que M. Poincaré avait préparé à la veille de la Conférence de Londres aurait des effets beaucoup plus heureux et qu'il est préférable de ne pas s'en remettre à une sorte de dictature américaine. La théorie du "bon tyran", qui ferait le bonheur de ses peuples, a été jadis à la mode; il ne semble pas qu'elle ait chance de triompher au vingtième siècle et surtout pas sous cette forme.

En fait, il semble que la plupart des Américains perdent de vue la cause réelle des difficultés auxquelles ils voudraient remédier et dont ils rejettent toute la responsabilité sur les Européens. Ceux-ci ont à se reprocher de lourdes fautes: ce n'est pas ici qu'on le nierait. Mais

REFLEXIONS SUR UN SOMMET

Quand on monte la pensée s'élève. Ce n'est pas seulement l'œil qui a volé d'oiseau découvrir des perspectives inconnues; des observations nouvelles se groupent en idées générales; elles nous contraignent à repenser les vieux problèmes sur lesquels, en bas, notre attention et notre bonne volonté se sont usées.

Quand l'excursion en montagne n'aurait pas d'autre profit, elle mériterait qu'on la recommandât à quiconque aime son pays et la vérité.

Je suis en train de savourer une fois de plus ces joies, non point dans des ascensions qui donnent de l'orgueil à l'alpiniste, mais dans de simples promenades, à pied et en voiture, dans les vallées pyrénéennes qui jadis furent de Luchon comme les rayons d'une roue.

On connaît les joies que donnent aux yeux ces prairies des sommets encadrés de forêts sombres: elles ont le modelé et la pittoresque de parcs anglais. L'art ici a si heureusement limité la nature que la plus libre évolution des conventions de l'ordonnance la plus réfléchie. Sur ce fond des verdures claires et des verdures obscures, les villages, accrochés comme des nids roux, imposent dans une émotion le souvenir de la présence de l'homme. On se demande quels sentiments particuliers peuvent bien créer, au cours des heures des heures interminables de solitude, ces conditions immuables de la vie dans l'altitude. Inmodifiable est le mot, car, lorsque l'on y regarde de près on s'avise que ces maisons des sommets ont gardé les caractères de la primitive demeure dans laquelle nos aïeux celtes s'abritaient contre le froid, contre l'ours, et l'auroch. Ce sont les mêmes murailles de pierres plates, posées les unes sur les autres, à peine reliées entre elles avec un peu de chaux, et qui, à l'étage supérieur, se continuent par une palissade de bois afin de ne pas trop charger des fondations tout ensemble robustes et chancelantes.

Il s'est passé pourtant quelque chose de nouveau, de tout à fait nouveau dans ces hauteurs si éloignées de l'apparence des terres de misère et de douleur que nous nommons les régions dévastées. Et cela s'impose à la réflexion de ceux qui, avant la guerre, avaient déjà pris goût à ce tourisme des sommets. Chaque village est souillé d'écroulements de maisons qui ont perdu leurs toits, de murailles qui tombent sans qu'on les relève marquant la place d'une cuisine de quelques pauvres chambres, d'une grange, d'une étable, avec, le long d'un mur, la trace noire d'un feu qui s'est éteint. Ce n'est pourtant pas la bombe d'avions impies qui a causé ce désastre, c'est un accident plus grave dans ses suites durables: c'est l'abandon.

Regardez ces rares travailleurs qui, dans les champs de blé et de seigle, entre les sillons des pommes de terre, autour des carrés de sarrasin, s'efforcent, se courbant, la faucille à la main, s'efforcent de dresser de médiocres récoltes: ce ne sont plus, comme autrefois, des jeunes femmes, qui chantent, qui plaisaient en travaillant. Ce sont de vieux, des vieillies, en guenilles noires, qui devraient connaître le repos, et dont la guerre a fait des orphelins condamnés, jusqu'à la mort, au perpétuel labeur.

Entrez dans l'église romane qui indique qu'au IXe, au Xe siècles il y avait déjà dans ces altitudes, d'importantes populations, groupées par ils n'en ont commis aucune qui soit comparable à celle qui a consisté pour l'Amérique à refuser de participer à la liquidation d'une entreprise dans laquelle elle avait joué un si grand rôle. Ses représentants ont signé un traité qu'elle a par la suite repoussé et dont elle n'a retenu, par un accord particulier avec l'Allemagne, que ce qu'elle jugeait lui être favorable. Elle a cru que ses créances pouvaient être séparées de celles que ses associés avaient sur l'Allemagne. Elle n'a voulu assumer aucune charge politique et morale dans l'œuvre de reconstruction qui s'imposait au lendemain d'une guerre à laquelle elle s'était trouvée mêlée. Comment pourrait-on se montrer surpris des conséquences fatales d'une telle abstention? On ne peut pas à la fois se tenir à l'écart et exercer une action directrice. C'est l'évidence même. Aujourd'hui.

Un jour viendra, nous en sommes convaincus, où les Etats-Unis comprendront qu'il n'est pas possible à un grand pays de se tenir éloigné des autres peuples, et où ils reprendront leur collaboration permanente à l'œuvre générale. Tant qu'il n'en sera pas ainsi, leur rôle demeurera forcément limité. D'ici là, le devoir des Alliés européens est de chercher pour leur compte la solution des problèmes qui sont posés devant eux, et, sans attendre davantage, et en réservant la question de la créance américaine, de liquider leurs propres dettes par un règlement général s'appliquant aussi à la question des réparations. L'erreur de la Conférence de Londres a été, à la suite de la note Balfour, d'ajourner la discussion. Celle-ci doit être reprise.

LES ALLIES ET LEURS DETTES

La question des dettes interalliées va se poser d'une façon de plus en plus pressante. Le fait même de leur existence, alors même que leur règlement n'est pas encore exigé, contribue à troubler la situation générale et à empêcher le relèvement de l'Europe. Le jour où les gouvernements créanciers réclameraient le paiement des intérêts et l'amortissement il se produirait peut-être une véritable catastrophe économique; cela explique leurs hésitations. Mais, d'autre part, ils n'ont pas le courage de trancher dans le vif, en éliminant cette cause de désordre par une annulation simultanée, car ils redoutent d'être blâmés par une opinion intérieure mal informée.

Quelques précisions sur le montant de ces dettes sont nécessaires: rien ne fera mieux comprendre l'importance du problème. Un seul Etat est uniquement créancier, l'Amérique. Voici les sommes que lui doivent, en dollars, les principales puissances alliées (le premier chiffre est relatif au capital, le second aux intérêts non payés et non capitalisés au 31 décembre 1921): France, 2.950.000.000 et 357 millions 900.000; Grande-Bretagne, 4 milliards 166.300.000 et 509.200.000; Italie, 1.648.000.000 et 202.300.000. La Belgique, la Tchéco-Slovaquie, la Grèce, la Roumanie, la Russie et la Yougoslavie figurent aussi sur la liste des débiteurs pour des sommes diverses, du reste beaucoup moins importantes.

La Grande-Bretagne et la France sont à la fois débitrices et créancières. La France devait, au 31 mars 1922, à la première, 584.000.000 de livres sterling, l'Italie 503.000.000, la Russie 655.000.000. La Grèce, le Portugal, la Roumanie, la Yougoslavie ont en Angleterre des dettes dont le chiffre total n'atteint pas 100.000.000 de livres sterling.

Quant à la France, elle était créancière, au 31 mars 1922, des sommes suivantes exprimées en francs français: Russie, 5.939.000.000; Belgique, 3.684.000.000; Yougoslavie, 1.785.000.000; Roumanie, 1.181.000.000; Grèce, 861.000.000; Pologne, 1.056.000.000; Tchéco-Slovaquie, 574 millions; Italie, 49.000.000; divers, 42 millions.

Ce tableau sommaire suggère quelques observations. Signalons d'abord que la dette belge à l'égard de ses alliés a été mise par le traité de Versailles à la charge de l'Allemagne; si nos alliés estiment que la dette de celle-ci doit être réduite, ils

curiosité de s'instruire sur un tel sujet à un article, scientifiquement documenté que la Revue Politique et Parlementaire a publié sous ce titre: "Le repeuplement des montagnes et la défense nationale." M. Descombes y démontre que pour lutter contre un tel désastre, l'initiative privée vaut mieux que la rigueur du Code. Il s'est formé, en effet, chez nous, sous le nom "d'Association centrale pour l'aménagement des montagnes", une Société qui a son siège social à Bordeaux et qui a généreusement entrepris de lutter contre le fléau. Elle s'est dit qu'avec des hommes aussi libres que les montagnards la contrainte ne valait rien, et que la persuasion serait plus profitable. Elle a loué dans les villages pyrénéens, aux limites de la prairie et de la forêt d'importants espaces qu'elle a mis, par des clôtures, à l'abri de la dent les troupeaux. Elle a démontré par l'exemple que, dans des enclos, livrés à eux-mêmes, la forêt peut renaitre endiguant les torrents destructeurs, et que, sur un même nombre d'hectares, d'une prairie qui s'améliore parce qu'on lui donne le temps de se reposer, le propriétaire de troupeaux peut nourrir deux fois plus de bêtes qu'en les laissant aller aux destructions de l'avarice.

Le salut est là. Pour que, malgré les coupes sombres que la vaine pâture a faites dans la forêt et que la mitraille a faites parmi les hommes, la montagne se repeuple, pour que l'émigration vers les villes s'arrête, pour que les mesures et la natalité se relèvent en même temps, il faut intervenir efficacement dans ce drame de la prairie et de la forêt, pour le moins aussi émouvant qu'une tragédie de Shakespeare. C'est la leçon que j'ai reçue en montant les belles vallées qui partent de la chanson des torrents et qui ont l'air de s'achever dans le ciel. Il m'a semblé qu'elle méritait d'être redite et propagée. "Les voyages, disaient nos pères, forment la jeunesse." Le tourisme contemporain doit éduquer les hommes.—Huges Le Roux, sénateur de Seine-et-Oise.

Comment le défendre contre une erreur si dangereuse pour lui-même et pour nous? En faisant des lois? Je renvoie ceux qui auraient la sage

DEUX DIFFERENCES

On demandait à Firon quelle différence il y a entre une femme et une glace:

—C'est, dit-il, qu'une femme parle sans réfléchir et une glace se réfléchit sans parler.

—Sauriez-vous me dire, monsieur, s'écria alors une dame, quelle différence il y a entre un homme et une glace?

—Non.

—Et bien, c'est qu'une glace est polie et qu'un homme ne l'est pas toujours.

ON DEMANDE

Plusieurs couturières, bon gages, emploi régulier. S'adresser chez Beekman's, 328 rue St. Charles.

FAIBLE, NERVEUSE, SANS COURAGE

Une Dame de la Louisiane dit qu'elle n'a "Jamais Rien Trouvé de Meilleur que le Cardui pour une Personne Épuisée."

Morgan City, La.—"C'est difficile à moi de dire tout le bien que j'ai obtenu par l'usage du Cardui, dit Mme I. G. Bowman, du No. 1319 Rue Front, de cette ville.

"J'étais tellement épuisée que je ne pouvais plus rien faire.

"J'étais mince.

"Je n'avais pas d'appétit.

"Je ne pouvais pas me reposer et bien dormir.

"J'étais si faible et si nerveuse que je ne prenais plaisir à rien.

"Je souffrais beaucoup, mais le pire de mes tracas était ma faiblesse et de devenir si vite fatiguée et découragée.

"Cette condition nerveuse était pire que mes souffrances.

"Quelqu'un me parla de Cardui, et me décidai à m'en servir.

"Après m'être servi de quelques bouteilles j'ai repris mes forces. Je n'étais plus si nerveuse et commençai à manger et à dormir et à devenir forte, et bientôt rétablie.

"Je n'ai jamais rien trouvé d'aussi bon pour une personne épuisée."

Si vous souffrez comme cette dame de la Louisiane, il est raisonnable de supposer que vous aussi trouverez le Cardui bien utile dans votre cas, comme des milliers d'autres femmes.

Prenez Cardui, le tonique des femmes.

Achetez une bouteille chez votre pharmacien aujourd'hui.—Adv.

De Notre Incertitude

Les principes nous manquent en toutes choses, et particulièrement dans la connaissance des ouvrages de l'esprit. On ne peut prévoir aujourd'hui, quoi qu'on dise, le temps où la critique aura la rigueur d'une science positive et même on peut croire assez raisonnablement que cette heure ne viendra jamais. Pourtant, les grands philosophes de l'antiquité couronnaient leur système du monde par une poétique, et ils faisaient sagement. Il vaut mieux encore parler avec incertitude, des belles formes, que de s'en taire à jamais. Peu d'objets au monde sont absolument soumis à la science, jusqu'à se laisser ou reproduire ou prédire par elle. Sans doute, un poème ne sera jamais de ces objets-là, ni un poète. Les choses qui nous touchent le plus, qui nous semblent les plus belles et les plus désirables sont précisément celles qui demeurent toujours vagues pour nous et en partie mystérieuses. La beauté, la vertu, le génie, garderont à jamais leur secret. Ni le charme de Cléopâtre, ni la douceur de saint François d'Assise, ni la poésie de Racine, ne se laisseront réduire en formules, et si ces objets relèvent de la science, c'est d'une science mêlée d'art, intuitive, inquiète et toujours inachevée. Cette science, ou plutôt cet art, existe: c'est la philosophie, la morale, l'histoire, la critique, enfin tout le beau roman de l'humanité.

Toute œuvre de poésie ou d'art a été, de tout temps, un sujet de disputes, et c'est peut-être un des plus grands attrait des belles choses que de rester ainsi douteuses, car, toutes, on a beau nier, toutes sont douteuses.—Anatole France, de l'Académie française.

Le Premier Telephone

Nous croyons communément, même les spécialistes, que l'inventeur du téléphone est l'Américain Graham Bell. Or, il est prouvé aujourd'hui que, dès 1854, un jeune électricien français, Charles Bourseul, qui accomplissait son temps de service militaire, avait eu l'idée de transmettre la parole au moyen d'un conducteur électrique. Mathématicien et physicien consommé, il construisit un appareil dont on peut voir la description dans les revues de l'époque. Et il déclara, à la profonde stupefaction de ses contemporains, qu'à l'aide de son procédé, la parole dite à Vienne, par exemple, pourrait instantanément être transmise à Paris.

Graham Bell reprit-il les travaux de Bourseul? Toujours est-il que, vingt-deux ans après celui-ci, le 9 mars 1876, il arrivait à recueillir des mots à certaine distance, de l'étage d'une maison à l'autre. L'appareil fut alors breveté comme "perfectionnement de la télégraphie," puis exposé à l'exposition du Centenaire de Philadelphie. Pendant six semaines, la petite table où reposait le téléphone n'attira l'attention de personne, et lorsque les jurés, par devoir strict, l'examinèrent, ils furent prodigés de railleries.

Au moment même—heureux hasard—arrivait l'empereur du Brésil, qu'accompagnait l'impératrice Thérèse. L'empereur avait connu Bell alors qu'il était professeur de sourd-muets (bizarre profession pour celui qui devait tant aider à la diffusion de la parole). Il lui tend les mains avec cordialité et examine l'installation. Tandis que Bell se penchait sur le transmetteur, le monarque prêtait l'oreille au récepteur. Soudain, il relève la tête. L'expression de sa physionomie marque un étonnement prodigieux.

—Oh! oh! s'écrie-t-il, cet instrument qui parle!

Le jury s'empresse, vérifie. Alors, aux plaisanteries succèdent des acclamations. Toutes les feuilles envoient la nouvelle, et le téléphone devient aussitôt le clou de l'exposition.

CUNARD Les plus rapides et plus innocentes paquebots du monde entier. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine. POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG EN 5 JOURS. TOUS LES MARDIS MAURETANIA AGOUTANIA BRENZARIA. Ticket, 50 fr. Pour tous renseignements s'adresser à l'agence de la ligne Cunard.

Pharmacies Francaises Martial B. Casteix, Propriétaire Ordonnances de médecins soigneusement composées 4 Grandes pharmacies Aux coins des rues Bourbon et Conti Téléphone Main 9408 Magazine et Thalia Téléphone Jackson 9181 Champs-Elysées et Claiborne Téléphone Hemlock 9252 Champs-Elysées et N. Rampart Téléphone Hemlock 9340